

Compte rendu

Ouvrage recensé :

FOISY, RICHARD. *L'Arche. Un atelier d'artistes dans le Vieux-Montréal*. Centre de recherche sur l'atelier de L'Arche et son époque 1900-1925. Montréal, VLB éditeur, 2009, 206 p. ISBN 978-2-89649-091-2

par Diane Joly

Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française, vol. 8, 2010, p. 198-199.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/045276ar>

DOI: 10.7202/045276ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

FOISY, RICHARD. *L'Arche. Un atelier d'artistes dans le Vieux-Montréal*. Centre de recherche sur l'atelier de L'Arche et son époque 1900-1925. Montréal, VLB éditeur, 2009, 206 p. ISBN 978-2-89649-091-2.

À l'origine de *L'Arche. Un atelier d'artistes dans le Vieux-Montréal*, il y a un groupe de chercheurs indépendants voulant étudier ce lieu peu connu des historiens et pourtant fécond d'événements. L'atelier a accueilli, pendant plus de vingt-cinq ans, écrivains, peintres, sculpteurs, poètes, graveurs, dessinateurs, illustrateurs, acteurs, photographes. De fait, plus de 120 personnes ont habité, côtoyé ou visité l'endroit. La plupart ont construit la modernité artistique et littéraire du Québec. L'ouvrage se compose d'une quarantaine de notices biographiques d'inégale longueur réparties dans cinq chapitres, identifiés selon le locataire de l'atelier et l'époque. Un corpus remarquable de photographies, d'œuvres, de poèmes, de citations, d'extraits de lettres, d'*ex-libris* et bien d'autres accompagne les textes.

Le peintre Émile Vézina s'installe en 1904 dans le grenier de l'édifice de trois étages. Formé aux beaux-arts, il est dessinateur dans un journal pour gagner sa vie et peint dans ses moments libres. Il transforme le grenier en y aménageant un atelier et son domicile. Vézina accueille des amis artistes se cherchant un lieu pour peindre et discuter d'art, et ses voisins de palier : Marc-Aurèle Fortin, Adrien Hébert, Edmond-Joseph Massicotte, Georges Delfosse et d'autres. Sous le pseudonyme de Vir, il est le caricaturiste apprécié dans le *Nationaliste* d'Olivar Asselin et le portraitiste recherché des politiciens et hommes publics de l'époque. Amateur de voyages, il loue l'atelier.

En 1913, quatre étudiants, s'intéressant à la musique, à la poésie et aux beaux-arts, recherchent un coin pour se rencontrer, faire des projets, s'amuser et attirer des gens ayant les mêmes aspirations. Ils s'installent dans le grenier de Vézina et décident de fonder la Tribu des Casoars – un oiseau mythique de l'Australie auquel ils s'identifient. Parmi ces jeunes intellectuels : Philippe La Ferrière, Victor Barbeau, Ubald Paquin et Roger Maillet. Journalistes, critiques d'art, écrivains exotiques, c'est-à-dire modernes, adeptes des soirées du *Nigog*, l'atelier réunit de nombreux partisans de la prémodernité cherchant à dépasser les conventions de leur époque. Paquin s'oppose à la conscription, Marcel Dugas combat pour l'inspiration libre en poésie, Isaïe Nantais est renvoyé après la publication d'un texte d'Olivar Asselin. Le Québec d'aujourd'hui conserve des traces de la tribu dont certains sont à l'origine du Salon du livre de Montréal ou du musée régional de Vaudreuil-Soulange. Outre ses membres réguliers, de nombreux visiteurs et habitués de l'Arche sont des militants : Juliette Béliveau joue dans des pièces militant pour le fait français en Ontario, Léo-Paul Morin interprète des œuvres canadiennes contemporaines, Adrien Hébert s'intéresse à la vie urbaine et à sa modernité.

Malheureusement, la Première Guerre mondiale et les aléas de la vie vident l'atelier de ses gens. Le groupe est dissous.

Le besoin pour ces modernes d'échanger et de déjancer les amène à fonder le *Casoar-Club*. De nouvelles figures rejoignent Victor Barbeau et d'autres dont Roméo Boucher, médecin, journaliste et l'un des fondateurs du musée d'art de Joliette, l'éditeur Louis Carrier, le promoteur de l'art canadien Jean Chauvin, l'artiste Edwin Holgate. Ces jeunes, financièrement plus à l'aise, et travaillant dans les milieux de la diffusion, forment un réseau et mettent à exécution leurs idées. Le *Casoar-Club* fut actif pendant trois ans. Itinérantes, les réunions se font autour d'un dîner gastronomique chez l'un ou l'autre des membres.

En 1922, Ernest Aubin et des amis, dont Onésime-Aimé Léger et Jean-Paul Pépin, louent l'atelier. Depuis quelques années, ils vont au nord de Montréal pour peindre en plein air. Le domaine des sulpiciens est une grande forêt avec quelques fermes, des étangs et de nombreux ruisseaux. Les artistes-peintres de la montée Saint-Michel y découvrent la lumière et les paysages. De facture traditionnelle à une époque où l'art entre dans la modernité, ces artistes ne réussissent pas à en vivre. Ils travaillent pour gagner leur vie et peignent pour le plaisir. L'atelier est un endroit joyeux où ils se réunissent pour s'amuser et rivaliser. Cependant, les jolies modèles y venant trop librement, le propriétaire reçoit des plaintes. En 1929, il refuse de renouveler le bail du groupe.

L'*Arche* est un ouvrage de haute qualité offrant un regard inédit sur des réseaux artistiques méconnus. Les notices de Richard Foisy foisonnent d'information et sont d'un grand intérêt. Elles permettent d'appréhender la complexité de l'époque, les multiples idéologies alliant tradition, modernité et avant-garde européenne. Cependant, la lecture est difficile, fractionnée et nécessite des va-et-vient entre les synopsis. Les liens entre les acteurs et les événements de l'époque sont annoncés sans être étudiés. Jumelés au corpus des images et des citations, l'ouvrage souligne la richesse d'une époque en mouvement. C'est un document utile à consulter et à conserver pour ceux qui s'intéressent à la genèse de la modernité culturelle québécoise.

DIANE JOLY
Université Laval